

EXORCISER LE MARTYRE DES PRISONNIERS DE LA PRISON DE PALMYRE

TADMOR de Monika Borgmann et Lokman Slim

Jean Perret

Fictionnaliser le documentaire pour figurer en notre intime conviction et connaissance la réalité du système concentrationnaire, métaphore cinglante du régime syrien dans l'entier de son fonctionnement dictatorial. Et documenter la fiction pour lui conférer véracité et authenticité qui légitime son récit.



Toujours, dans ce courant fondamental qui voit le cinéma, ou du moins certains de ses films, se préoccuper de raconter des histoires du passé et ce faisant d'en inventer des vérités contemporaines, Tadmor occupe une place centrale tout autant pour la compréhension du passé libanais et syrien que pour tenir en éveil une conscience universelle. L'engagement politique, au sens humaniste non partisan du terme, consiste à contrer les forces de l'oubli, de la négation, de l'amnésie, qui, elles, sont conduites selon des stratégies politiques et culturelles sciemment élaborées.

Tadmor, mot arabe, fut d'abord, au centre de la Syrie, dans la région de Homs, une caserne française du temps du mandat de la France en Syrie et au Liban, du début des années 20 au début des années 40. Mais elle est aujourd'hui et dès les années 80, connue comme la prison de Palmyre, «la plus dure des prisons». Tragiquement célèbre sous le régime de Hafez el-Assad, elle fut le lieu de détention, de torture et d'exécution de militants communistes et de membres des Frères musulmans, sans compter grand nombre d'opposants non affiliés à des partis et de gens simplement suspectés d'alliances. Elle rassembla par moments jusqu'à 2'500 prisonniers avant d'être fermée en 2001. Dix ans plus tard, elle fut remise en activité avant d'être détruite en 2015 par les djihadistes de l'État islamique (EI). Cette disparition, si elle a pu faire illusion quant aux bonnes intentions de l'EI engagé contre le régime syrien – mais on n'aura pas été longtemps dupe de son cynisme – a été vivement dénoncée: l'existence matérielle de ce lieu aurait fait partie des éléments nécessaires à l'élaboration de son histoire et partant de la mémoire collective attachée aux exactions qui y furent commises.

Le film longuement documenté, pensé, imaginé et finalement mis en chantier par Monika Borgman et Lokman Slim est nourri par une urgence lancinante de dire, de montrer, de témoigner par un acte cinématographique résolu face aux amnésies d'ores et déjà à l'œuvre. Les cinéastes et activistes avaient créé en 2004 à Beyrouth l'UMAM D & R (pour Documentation et Recherche), une organisation non gouvernementale vouée au rassemblement de toute documentation et archive qui contribue à la connaissance, à la conscience de la guerre civile et à sa mémoire au Liban ¹.

¹ <https://www.umam-dr.org>

Le Hangar en est l'expression la plus manifeste, ce bâtiment où se déroulent nombre d'activités culturelles, rencontres, lectures, expositions...

Comment raconter dès lors en images et sons l'extrême exercice de la violence qui affligea des centaines de prisonniers libanais, alors que leur pays était occupé par la Syrie depuis 1975 (elle le quitta 2005). Le cinéma n'a pas toujours eu beaucoup d'états d'âme pour ce qui concerne la mise en scène des plus réalistes de fictions de la guerre (les guerres mondiales, fonds de commerce encore aujourd'hui), des camps de concentration (les travellings coulés sur les mourants), des génocides (le western, un genre adoubé), des dictatures (des films d'action politiques); des centaines de films se sont échinés à produire les spectacles les plus vraisemblables possible qui aient goût d'authenticité. Mais ces films nourrissent la polémique parfois violente : est-il seulement envisageable, sur un plan moral, de reconstituer avec force acteurs, figurants et équipes de professionnels les pratiques abjectes d'événements du passé ? La question divise, oppose: le cinéma peut tout montrer vs le cinéma ne peut mettre en scène la férocité ignominieuse dont sont capables les hommes. Ces infamies échappent-elles à toute représentation, qui jamais ne sera en mesure d'en rendre la dimension réelle ?

Monika Borgmann et Lokman Slim avaient développé le projet de mettre en lumière des mémoires tues dès 2008-2009, quand avec des survivants ils travaillèrent à des spectacles live présentés à Beyrouth et en Allemagne au cours desquels des ex-prisonniers racontaient leurs expériences de vie et de survie à Tadmor. Puis s'imposa l'évidence de réaliser un film, qui réponde à une double exigence, celle d'embrasser l'ampleur de la tragédie que symbolise cette prison et celle d'aménager à l'endroit du spectateur un espace ouvert tout à la fois à l'émotion et à la réflexion.

Deux idées force conduisent ce film à son accomplissement. La première est de faire construire le décor pour figurer une cellule et une cour de la prison par les futurs acteurs du récit. Ainsi, le film débute dans une ancienne école des faubourgs de Beyrouth transformée pour partie en chantier dans lequel des hommes s'emploient à construire les espaces et les objets nécessaires à figurer les conditions de leur détention. Et c'est en riant en bons copains qu'ils découpent dans une mousse les matraques de la violence quotidienne. Rarement sans doute une école désaffectée n'aura si admirablement connu un tel sursaut d'excellence pédagogique! D'emblée, les réalisateurs montrent combien la reconstitution produit un effet factice et à quel point les sempiternelles questions de la fiction et du documentaire sont obsolètes. C'est bien à un espace hybride, à un essai, que nous avons affaire, qui relève de cette tentative de rendre au plus vrai du vécu carcéral la vie telle qu'elle fut réglée, imposée et éprouvée. Comment elle instilla la peur et, pire, la peur d'avoir peur. «L'attente de la peur est la peur même.», dit Alain. Car les personnages du récit sont ceux-là mêmes qui ont été pendant trois, quatorze, huit, dix, douze années, emprisonnés. La dimension documentaire tient dans le casting de ces vingt-deux survivants auxquels le dispositif du film offre deux scènes différentes et complémentaires pour que s'y épanouisse, dans la terreur des mémoires meurtries, leur présence.



Ainsi, les vingt-deux ex-prisonniers sont invités à jouer ce qu'ils ont été contraints de vivre pendant l'éternité de leur captivité. À eux d'incarner et les prisonniers et les gardiens tortionnaires dont ils ont à retrouver les gestes, les mots, les comportements, les élans de solidarité fraternelle d'un côté et de perversité mortifère de l'autre. Le film contient nombre de séquences tournées dans la cellule où le rituel de domination ne cesse de culminer dans les humiliations quotidiennes. La domestication des corps et des esprits est étonnement sophistiquée et tout à la fois régie par des gestes de violence basique. L'alignement des corps que thématisent régulièrement les images stigmatise l'ordre concentrationnaire établi et on découvre comment au sein même de la communauté des prisonniers une hiérarchie a été imposée. L'infantilisation des hommes conduit à la délation. La surveillance est constante, elle est également exercée par le haut, par le trou percé dans le plafond de la cellule. Tadmor, la prison de Palmyre, fut le lieu de l'application systématique et efficace d'un régime de terreur qui façonna un climat atroce.

« Quand j'étais à la prison de Tadmor, je pensais que ma vie était finie... La peur, la maladie, la défaite... Humiliation sur humiliation sur humiliation... Les mots ne peuvent pas décrire la brutalité que j'ai vécue... La vie m'avait échappé... Mais nous sommes revenus de l'enfer... La liberté est aussi précieuse que l'âme... Pour les prisonniers qui souffrent encore : Que Dieu vous fasse sortir de là... »

Témoignage d'un survivant de Tadmor

La mort rôde, les exécutions aléatoires, les tortures sont figurées, alors même que l'on comprend plus tard, par ailleurs, combien les réalisateurs se sont défendus de céder à la tentation de ce qui aurait pu apparaître comme une surenchère. Ils ont su éviter l'écueil de la fascination par la monstration de plus de violence. La mise en scène est rigoureusement descriptive et étrangement réservée. Point de hurlements, ni de déchirements de chairs, à peine quelques soliloques quand la folie s'empare d'un esprit épuisé.

Il y a là donnée en partage par Monika Borgmann et Lokman Slim l'expression d'une intelligence de la mise en récit cinématographique d'événements qui sache être respectueuse des protagonistes, qu'il s'est agi de ne pas mettre par trop à l'épreuve – on peut imaginer leur vulnérabilité psychologique à interpréter leur calvaire. Cependant, point de compromis avec la dénonciation radicale du système carcéral! Quant au spectateur, le respect à son endroit a partie liée avec celui témoigné aux personnages. Le travail remarquable du film tient en la dédramatisation d'une tragédie, sans pour autant en réduire la considérable ampleur.

Ceci se vérifie par la deuxième idée-force, qui met en scène huit des suppliciés dans un décor neutre face à la caméra. À chacun de raconter par fragments les sévices subis. Il s'agissait d'ancrer le récit de Tadmor dans la réalité des expériences terriblement concrètes, telles qu'elles ont été gravées dans les corps, les mémoires et les cauchemars. Ce choix est essentiel, que de dire le pire et de ne pas l'illustrer, ne pas le montrer. À mettre ainsi en éveil leur mémoire, ces hommes encourraient-ils le risque des troubles post-traumatiques ? Si une psychologue accompagna la réalisation du projet, il convient d'insister à nouveau sur le dispositif permettant une mise à distance des émotions, une mise en quarantaine d'une approche cédant au pathétique. Ce que capte la caméra en plans fixes et frontaux en cette mise en scène épurée devient par moments exceptionnel, quand ces hommes ne tiennent plus sur leur chaise et qu'ils se lèvent, se mettent à genoux, à terre, pour mimer au plus juste de leurs paroles les violences subies. Ils franchissent le seuil du dispositif, investissent par le geste les mots prononcés, mettent en jeu leurs corps. Leur dignité est saisissante.

Tadmor est ainsi un film complexe, fait de cette double élaboration de son récit, qui est développé essentiellement du point de vue des prisonniers. La caméra est placée de leur côté sans pour autant céder à la simplification des situations. Point d'hagiographie de ces hommes, pas de martyrologie pathétique, ni de détestation grossière des agents du mal.

Le film invente par son montage alterné une architecture de la mémoire dont les fragments saillants se donnent, à force de corps et de parole en action, dans une progression lente des états de l'horreur, à notre compréhension. La réussite du travail de Monika Borgmann et Lokman Slim est affaire exemplaire ici de la bonne distance à laquelle ils se sont placés pour se risquer à raconter cette histoire faite de mille histoires.

La seule voix chantée du film est celle d'Audrey Chen. Elle clôt *Tadmor* et paraît témoigner, au moment de quitter le cauchemar, d'une espèce de quiétude certes paradoxale mais qui esquisse sans doute un sentiment de sérénité. Le travail de mémoire est accompli, même fragmentairement, les horreurs sont imprescriptibles et sont enkystées dans l'histoire. La conscience collective ne peut ignorer ce passé libanais, syrien et, partant, universel.

Jean Perret

Monika Borgmann est née en Allemagne, étudie l'arabe et les sciences politiques à Bonn et Damas. Journaliste indépendante, elle couvre entre 1990 et 2001 le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord. Binationale, allemande et libanaise, elle publie en 2008 *Saïd, une mort à la lettre*.

Lokman Slim est né au Liban, étudie la philosophie à Paris. Il fonde la maison d'édition Dar al-Jadeed et publie des ouvrages parfois controversés sous la plume de jeunes écrivains. Essayiste, observateur aux aguets des événements de son pays et de la région, il est le porte-parole engagé pour la préservation de l'histoire et de la culture libanaises et moyen-orientales.

Ils inaugurent leur collaboration en 2001 et réalisent le long métrage *Massaker* en 2004, film qui met en scène six assassins impliqués dans le massacre des camps palestiniens de Sabra et Chatila. L'UMAM D&R, qui est leur création dès 2004, s'occupe aussi à produire des documentaires libanais.

